

VILLETTE (LOUIS-VICTOR)

(Châl. 1901-1904)

SECRÉTAIRE DU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ

La nouvelle du décès de VILLETTE survenu le 7 septembre 1918, à Paris, a frappé de stupeur tous ceux qui admiraient et qui avaient pu admirer, trois jours avant, la santé physique de notre jeune Camarade.

Déprimé, sans qu'il y paraisse, par les souffrances morales de la guerre, par un travail de bureau intensif et par un dévouement exacerbé à la rénovation de notre Société, VILLETTE a été emporté par la grippe, en quelques heures.

Ses obsèques ont eu lieu à Paris, au milieu d'une assistance nombreuse et recueillie. Le char disparaissait sous les couronnes et les fleurs. Les discours ci-après ont été prononcés, au cimetière des Batignolles, dans l'émotion la plus intense.

DISCOURS DE M. A. RATEAU

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est sous le coup d'une très douloureuse émotion que je m'avance au bord de cette tombe pour prononcer, au nom de la direction de notre Société, et à celui de son personnel, l'adieu suprême au serviteur dévoué, au Camarade, à l'ami qui nous est enlevé si soudainement par le destin.

Dans les heures tragiques que nous traversons, l'esprit réclame des actes plus que des paroles; nous ne pouvons cependant laisser ensevelir notre ami sans rappeler ses mérites, sans signaler, au moins brièvement, les services excellents qu'il a rendus à notre Société, ni sans dire le chagrin profond que nous ressentons tous à l'idée qu'il nous a quittés pour toujours.

Et ici, en face de ce départ irrémédiable, une pensée du poète du *Souvenir* vient à nos lèvres :

Où, sans doute, tout meurt; la vie n'est qu'un grand rêve,  
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,  
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main,  
Que le vent nous l'enlève.

Fils d'un chef d'atelier des Aciéries de la marine, Louis Villette commença son instruction à l'École professionnelle de Saint-Chamond, où il se tint toujours à la tête des classes. Tout naturellement incliné vers la mécanique par l'influence paternelle et par le milieu où il vivait ses années d'enfance, il se présenta à l'École d'Arts et Métiers de Châlons. Il y fit de solides études et en sortit en 1904, major de sa promotion. Ce brillant résultat ne lui suffit pas. Il voulut encore développer ses connaissances à l'École supérieure d'électricité de Paris. Là aussi, aux examens de diplôme, il se classait dans les tout premiers, le troisième.

Après un court séjour dans une usine d'électricité de Grenoble, il accepta la proposition que nous lui avons faite, il y a juste dix ans, d'entrer dans notre Société pour collaborer à l'œuvre industrielle que nous commençons à développer.

Modeste, à cette époque, était notre bureau d'études; tout était à organiser; Villette était très jeune, il n'avait que vingt-deux ans. Nous n'hésitâmes pas pourtant à lui en confier la direction, tellement nous avions d'emblée apprécié favorablement ses solides qualités. Il ne cessa depuis, à la tête de ce service, de suivre la progression croissante des affaires, et c'était dernièrement un personnel d'une centaine d'ingénieurs et de dessinateurs dont il avait la responsabilité et qu'il conduisait admirablement, justifiant ainsi pleinement les espérances que nous avons fondées sur lui à l'origine.

Outre sa belle intelligence, son talent de technicien, son assiduité continue, son ardeur au travail, son esprit méthodique, Villette se distinguait par des qualités rares de bonté, de droiture, de parfaite franchise. Son noble et grave visage les révélait immédiatement; on ne pouvait pas ne pas être frappé de son regard clair et droit.

Il avait sur son personnel un jugement très sûr, et toute sa bienveillance lui était acquise. Il le défendait avec le plus grand esprit d'équité et, au besoin, avec ténacité. En suivant ses propositions, nous étions toujours assurés d'être justes.

C'était, en un mot, un caractère constamment dévoué. Toute son existence d'homme d'action, toute son énergie nous ont été consacrées. Nous perdons en lui le bon ouvrier qui a été l'un des facteurs les plus effectifs de notre développement et de notre prospérité. Nous lui en conserverons une reconnaissance inaltérable.

Ses subordonnés ne l'estimaient pas moins; ils l'aimaient et le suivaient

sans jalousie aucune parce qu'ils reconnaissaient sa supériorité évidente et sa grande bonté. Je suis certain d'être leur interprète en l'affirmant devant ce cercueil.

Pour tout ce qu'il a fait de bien pendant son trop court passage parmi nous, nous voudrions perpétuer son nom respecté en le gravant sur la pierre du bureau d'études qu'il a tant aimé et si bien conduit jusqu'à son dernier jour.

Au début de la guerre, Villette fut appelé sous les drapeaux, comme la presque totalité de notre personnel, et mobilisé au 357<sup>e</sup> de ligne avec le grade de sergent. Il ne tarda pas à s'y distinguer et à être nommé sous-lieutenant. C'est en cette qualité qu'il fit campagne et qu'il participa aux combats du bois de Mortemart.

Lorsque, au mois de mars 1915, le gouvernement fit appel à notre concours pour la fabrication du matériel de guerre, et que nous primes nos dispositions pour édifier d'importantes usines nouvelles, Villette fut un des premiers auxquels nous devons songer pour nous aider dans cette tâche essentielle à la défense du pays. Il nous fut accordé par l'autorité militaire, et son rôle alors devint plus étendu, comprenant non seulement les études en général, mais aussi la direction spéciale du service des turbines à vapeur. Dans ce dernier service, plutôt de nature commerciale, il se montra au moins égal à ce qu'il était dans l'autre. Tous ceux qui l'approchaient se sentaient avec lui sur un terrain solide et ne pouvaient manquer de remarquer que jamais il ne se permettait la moindre médisance sur qui que ce fût; encore un beau trait de son caractère.

Malgré le poids sans cesse grandissant de sa tâche quotidienne, Villette cherchait toujours à s'instruire pour lui-même et surtout pour les autres, soucieux qu'il était de développer chez tous ses collaborateurs, et en particulier chez les plus modestes, l'amour du travail professionnel et du progrès personnel. Il appliquait avec une ferveur d'apôtre le principe qu'on ne fait bien que ce qui a cessé d'être une tâche pour devenir une joie de l'esprit et du cœur. Cette préoccupation dont il entretenait souvent notre directeur se manifestait sans cesse dans ses directives, ses conseils ou ses réprimandes, et nous voyions là l'élément essentiel de l'autorité qu'il s'était rapidement acquise et sans doute aussi de la seule véritable récompense qu'il ambitionnait : la satisfaction de sa conscience et l'affection de tous ceux au milieu desquels il vivait.

Mais les services qu'il a pu rendre dans sa brève existence ne se bornent

pas au cercle restreint de notre famille industrielle. Nous savons qu'il commençait à jouer un rôle très efficace dans les études relatives au développement et à l'amélioration de l'instruction dans les Ecoles d'Arts et Métiers qu'il connaissait bien. Passionné pour son art d'ingénieur, profondément attaché à ses origines, très épris des idées modernes, du progrès sous toutes ses formes, Villette s'était déjà mis en relief parmi ses camarades d'école qui appréciaient son intelligence, son désir d'être utile à tous, la force de ses conceptions en même temps que la vigueur non exclusive de la bonne grâce avec lesquelles il les exposait. Sa voix éclairée manquera désormais dans les groupements qui s'occupent des réformes et perfectionnements à introduire dans nos Ecoles d'Arts et Métiers. Nous possédons cependant quelques traces des idées que la réflexion lui avait suggérées. Ayant eu moi-même à présenter un travail sur l'avenir de l'enseignement de la mécanique en France, il m'a remis à ce propos, l'année dernière, une note où se trouvaient indiquées des vues certainement très justes et qu'il y aurait profit à mettre en pratique. Ceux qui l'ont entendu à la Société des Anciens Élèves des Ecoles nationales d'Arts et Métiers seront mieux que moi à même de faire ressortir ce côté de son esprit.

Tel Villette était parmi nous, dans l'élément professionnel, tel, sans aucun doute, il devait être dans sa propre famille : mari parfait, père admirable, obligeant pour tous. Son bon cœur, sa probité, sa sensibilité, sa tendresse, s'y épanouissaient plus librement. L'avenir apparaissait plein de souriantes promesses. Aussi pouvons-nous juger de la détresse de ces cœurs meurtris par l'effroyable malheur. Quelques heures ont suffi pour détruire ce foyer de bonheur.

Je n'essaierai aucune vaine parole de consolation ; souhaitons, du moins, que ce terrible coup n'aggrave pas l'état de M<sup>me</sup> Villette et de ses enfants, atteints, eux aussi, mais légèrement, par la maladie qui a terrassé le chef de la famille.

Puisse la haute estime que nous témoignons, puisse le souvenir inaltérable que nous conserverons de sa noble figure, la large part personnelle que nous prenons à cette douleur, être un adoucissement à cette famille déchirée.

Ami Villette, comme le soldat que vous avez été aux premiers mois de la guerre, vous êtes tombé à votre poste de combat ; vous étiez le servi-

teur fidèle et bon ; votre vie, quoique très tôt brisée, a été bien remplie ; vous avez scrupuleusement accompli votre devoir ; votre œuvre vous survivra. Vous avez été aimé ; votre souvenir restera profondément gravé dans nos cœurs et nous sera un exemple ; entré dans le silence éternel, vous ne laissez que des regrets et aussi le doux sentiment que nous avons eu sous nos yeux un être parfait.

#### DISCOURS DE M. E. DENY (Châl. 1904)

MESDAMES, MESSIEURS,  
MES CHERS CAMARADES,

C'est sous le coup d'une indicible émotion, qu'au nom de la promotion Châlons 1904-1904, j'adresse à notre camarade Villette ce dernier adieu.

Les Gadzarts font en lui une perte irréparable, la Société voit disparaître un collaborateur irremplaçable, et le Comité d'études, celui qui en a conçu et réalisé l'existence. Ayant commencé seul, ou à peu près, il a su répandre parmi nous ses généreuses idées avec une telle foi et une telle ardeur que toutes les objections et toutes les critiques sont tombées d'elles-mêmes, car on reste désarmé et sans réplique lorsqu'on se sent dominé de haut.

Mais, mes chers Camarades, si la fin brutale du camarade Villette nous atteint tous, il est dans notre grande famille un groupe qui se sent plus péniblement touché et qui mesure mieux encore l'immense vide que sa disparition va causer parmi nous : je veux parler de ses camarades de promotion dont il était le major.

Major, Villette l'était dès sa première année d'école ; il ne quitta pas cette place pendant ses études, et il la conserva, pour nous, après sa sortie, par l'affectueuse et indiscutable autorité de son intelligence exceptionnelle, de sa puissante faculté de travail et de son dévouement sans limites. Aussi, lorsque nous nous réunissions, nous ne savions pas ce qu'il fallait le plus admirer : de son allure d'apôtre aux idées neuves, de son cœur si noble et si généreux, ou de son cerveau si vaste et qu'aucun problème ne rebu-  
tait.

Hélas ! dans son ardeur à se dépenser ainsi sans tenir compte de la fatigue, notre camarade Villette ne s'aperçut pas ou ne voulut pas s'apercevoir qu'il se surmenait, et une grippe sournoise l'a malheureusement enlevé avant la réalisation complète de ses beaux projets. Puisse la peine

que nous ressentons apporter un adoucissement à la douleur de sa famille en larmes.

Mon cher Villette, une dernière fois, adieu.

Nous te promettons de garder fidèlement ta mémoire et de faire tous nos efforts pour ne pas démeriter de toi qui fus notre honneur.

#### DISCOURS DE M. H. CARTON (Châl. 1899)

MESDAMES, MESSIEURS,  
MES CHERS CAMARADES,

M. le Président de notre Société d'Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers vous dira la consternation et la tristesse qu'ont ressenties tous nos Camarades, en apprenant la mort subite de notre ami Villette. Qu'il me soit permis de dire que cette douleur a été particulièrement poignante pour ses Camarades du Comité d'études, qui vivaient en communion intime de pensée avec lui, le suivaient, le soutenaient, partageaient ses espoirs et marchaient, sous sa direction, vers la réalisation des projets grandioses que son cerveau fécond avait conçus. C'est au nom de mes Camarades du Comité d'études, ce groupement fondé par Villette, que je viens ici lui adresser un dernier adieu et dire à sa famille éplorée la part immense que nous prenons à sa douleur et à son deuil.

Villette était magnifiquement doué et laissera, parmi ceux qui l'ont connu et approché de près, un souvenir ineffaçable. Il mettait, au service d'une intelligence supérieure, une admirable puissance de travail et une ténacité extraordinaire. Il joignait à un enthousiasme ardent qui lui venait de son cœur généreux et lui permettait de dresser, pour l'avenir, de vastes projets — un esprit pondéré et méthodique, grâce auquel il déterminait, à l'avance et avec précision, la succession des étapes à parcourir dans la voie de la réalisation. Si important que fût un projet conçu par lui, il ne l'exposait jamais que lorsqu'il avait déterminé les moyens pratiques de le réaliser. Ceux qui l'ont entendu exposer ses conceptions se souviendront toujours de son absolue sincérité, de la conviction profonde qui se dégageait de son verbe ardent, de ses gestes sobres, de son regard convaincant, qui déracinaient le scepticisme et secouaient les inerties.

Il aimait fortement son pays et avait compris, qu'après la victoire dont il n'a jamais douté, il faudra, pour panser les blessures et reconstruire

la richesse nationale, la collaboration de tous. Il pensait que notre Société d'Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers pouvait et devait apporter à ce labeur commun sa part, que celle-ci pouvait être très grande et très belle, que pour obtenir ce résultat il fallait y faire naître des méthodes nouvelles, et ce fut là l'origine de la création, par lui, de ce Comité d'études, qui grandit au-delà de ses espérances, grâce à son ardeur communicative.

Il avait l'esprit trop large pour diriger ses efforts contre qui que ce fût, — il apprenait avec joie les travaux faits par les membres d'autres associations d'ingénieurs, — mais, profondément Gadzarts, il était heureux d'être des nôtres et de trouver parmi nous, avec l'aide de notre camaraderie, le milieu dans lequel il se proposait de faire naître les concours nécessaires à la réalisation de ses projets d'intérêt général. Combien de fois, dans nos entretiens intimes, m'exposant une des réformes qu'il se proposait d'obtenir dans notre Société, ne m'a-t-il pas fait remonter jusqu'à l'origine de sa conception, qui était toujours d'intégrer l'action particulière dans l'effort commun de toute la nation.

Il voyait grand, loin, mais juste et savait préciser le détail. Mais je ne sais ce qu'il faut le plus admirer en lui : de ses fortes qualités intellectuelles ou de sa belle conscience. Car lorsque Villette avait examiné une situation et que sa conscience lui avait dicté le chemin à suivre, et c'était toujours celui du devoir, rien n'aurait pu le faire dévier de cette voie.

Hélas! à trente-deux ans, en pleine force, en pleine possession de tous ses moyens, alors que nous portions sur lui tous nos espoirs, il disparaissait subitement. La mort est insensée et la vie incompréhensible en pareille circonstance.

Mais des hommes comme Villette ne meurent pas complètement. Il aura cette enviable gloire d'avoir fourni un tel labeur, d'avoir donné un tel exemple de volonté, de puissance, que longtemps ceux qui le suivaient subiront l'impression profonde qu'il aura laissée en eux, comme un rayonnement. Quelques instants avant sa mort, d'une main déjà tremblante, il m'écrivait son désespoir d'être obligé d'abandonner la tâche immense qu'il avait entreprise — il ne croyait pas que ce serait pour toujours — et me faisait d'ultimes recommandations. Jusqu'au dernier moment il a donné l'exemple superbe d'une pensée toujours tendue vers l'avenir.

Villette nous ne t'oublierons pas. L'homme fort que tu étais n'aurait

pas voulu être pleuré. Tu aurais voulu avoir la certitude que l'œuvre entreprise par toi ne serait pas abandonnée. Hélas! nous n'avons pu te donner cette assurance avant ta mort, mais nous venons te la donner ici. Le plus bel hommage que nous puissions rendre à ta mémoire : c'est de te continuer. Nous n'y faillirons pas.

Nous n'oublierons pas non plus ta femme et tes deux fillettes que tu aimais tant et dont la maladie actuelle rend encore plus tragique ta douloureuse fin. Puissent M<sup>me</sup> Villette, et ta mère, et notre camarade Lambert, ton beau-père, et tous les tiens trouver, dans nos regrets sincères, notre peine profonde, non pas une consolation — se console-t-on de la perte d'un mari ou d'un fils! — mais un adoucissement à leur immense douleur.

#### DISCOURS DE M. H. LAPIPE (Châl. 1884)

*Président de la Société*

MESDAMES, MESSIEURS,  
MES CHERS CAMARADES,

En ma qualité de président de la Société des Anciens Élève des Écoles nationales d'Arts et Métiers, j'ai la douloureuse mission de porter le dernier adieu aux obsèques de ses membres. Mais cette triste charge est, pour moi, particulièrement ingrate et navrante aujourd'hui.

Six mois seulement se sont écoulés depuis l'époque où Louis-Victor Villette devenait secrétaire de notre Comité, en même temps qu'on m'en donnait la présidence. Et ce laps de temps a suffi à notre regretté Camarade pour marquer — historiquement peut-être — son passage à l'administration de notre Société.

Je sais l'indulgence par laquelle nous exagérons publiquement, devant la tombe, les mérites du disparu. Et c'est pourquoi je vous supplie de croire que je ne sacrifie point à cette coutume en vous faisant l'éloge de l'un de mes collaborateurs les plus précieux du Comité.

Après de brillantes études à l'École nationale d'Arts et Métiers de Châlons, puis à l'École supérieure d'électricité, Villette s'était taillé, par la maîtrise de ses aptitudes et de sa conscience professionnelles, une situation d'avenir aux Établissements Rateau.

Il disposait d'une santé physique, intellectuelle et morale vraiment

exceptionnelle. Il s'imposait partout et à tous par sa puissance de travail, sa faculté d'assimilation et son désintéressement naturel.

Ses dons d'initiative et de ténacité lui permettaient d'innover et d'aboutir en toutes choses de son milieu. Il ne s'attardait pas à la critique. Après l'analyse, la synthèse. C'était un réalisateur consciencieux et avisé.

Nous l'admirions unanimement, quelle que soit notre opinion pour ou contre ses idées, avec un mélange de sympathie et de surprise. Nul, mieux que lui, n'a vécu ce court précepte de Victor Hugo :

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent.

Vous venez d'entendre, en outre, ce que fut Villette dans sa famille et au travail.

Voilà l'homme d'élite, le bon Camarade, que nous accompagnons, effarés, à sa dernière demeure; et voici maintenant le peu qu'il reste, sous ce linceul, de tant de force et de savoir et de vertu.

Son œuvre, heureusement, ne disparaît pas avec lui. Il ne m'appartient pas de dégager ici la part d'influence de Louis-Victor Villette sur le mouvement de réorganisation qui se dessine dans notre Société. Mais j'ai le devoir de signaler au moins ses interventions essentielles.

Dès la proclamation, à l'assemblée générale du 17 février 1918, de son élection au Comité, notre Camarade expliquait le sens de ladite élection et concluait : « Il faut que tous les sociétaires sachent que nous avons le désir de travailler au développement toujours plus grand de notre Société, à l'avenir de nos Écoles, au renom des Gadzarts et que nous voulons collaborer à l'extension de notre industrie nationale et à la grandeur de notre patrie ».

Ce beau programme, il l'a immédiatement engagé de tous les côtés à la fois.

Dans l'ordre administratif, en proposant des ressources nouvelles, des dépenses indispensables, des transformations de locaux et de services au siège.

Dans l'ordre solidariste, en obtenant la constitution de la Commission d'utilisation des Gadzarts pendant la guerre et, pour nos jeunes Camarades mobilisés, prisonniers ou internés en Suisse, le parrainage de leurs anciens à l'intérieur.

Dans l'ordre technique, en demandant la création d'une commission technique, avec sous-commissions d'enseignement technique, de législation industrielle, de normalisation, etc., en vue de faire coopérer notre Société

à la rénovation industrielle du pays; puis notre représentation dans la Commission de standardisation du Ministère du commerce et de l'industrie.

Il va sans dire que ces propositions ont exigé un effort considérable de conception, d'étude et de mise au point. Si vous ajoutez à cela les nombreux procès-verbaux que Villette a dû rédiger et les multiples séances auxquelles il a dû participer comme secrétaire, vous pressentirez les sacrifices qu'il a consentis à notre Société.

Au moins rien n'est perdu de cette action féconde.

Mais pourquoi faut-il que le trépas soit venu l'interrompre si prématurément?

Pourquoi faut-il qu'une grippe néfaste vienne encore ajouter ces deuils imprévus de l'arrière aux morts violentes de l'avant?

Ah! si la Malibran, d'Alfred de Musset, était de notre époque, comme le poète aurait raison d'écrire au long de ses émouvantes stances :

Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux.

Mon cher camarade Villette, vous avez quitté ce monde où vous deviez rester longtemps encore.

Entendez notre émouvant adieu.

Le vide est grand dans notre Société, mais il est, hélas! insondable dans votre famille.

A vos parents, dont notre camarade Lambert, à votre frère qui est également des nôtres, à votre femme éplorée, à vos enfants, pauvres petites créatures éternellement privées de votre affection et de votre soutien, j'apporte le témoignage solennel de sympathie agissante et de solidarité morale du président, des membres du Comité dont vous étiez le brillant secrétaire, et de tous les Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers.

P. HÉBRAS  
(Clun. 1894). •